L'Ecriteau de Bobby.

Apprenez d'abord que " Bobby " c'est la façon dont il faut prononcer Robert, lorsqu'on parle à un mien petit ami, qui n'est autre que le fils du marquis et de la marquise de Chèvrefeuille.

Bobby porte allègrement le poids de ses six années. Il écrit déjà d'une manière presque lisible, sait la table de Pythagore jusqu'à 5, et récite sa fable avec une émotion précoce. Au point de vue moral, il n'y a rien encore à lui reprocher ; il fait enrager sa nourrice, ni plus ni moins qu'un autre de son âge, et il est en somme très sage, assure-t-on suivant la formule, surtout lorsqu'il dort.

Pourtant mon camarade Bobby s'est déjà taillé dans son entourage une assez jolie réputation d'enfant terrible. Il a le chic pour dire de la meilleure foi du monde des choses naïvement féroces. S'il continue, ce gamin-là sera plus tard un maître en fait de rosseries. Mme de Rudebec, une des chères amies de sa maman, pourrait vous renseigner à ce sujet.

***

Un jour, cette très élégante jeune femme était en visite chez la marquise de Chèvrefeuille. Il y avait au salon plusieurs personnes, sans compter Bobby, qui avait été admis à prendre place sur le bord d'un tabouret. Or Mme de Rudebec ayant remarqué que Bobby la regardait avec une insistance flatteuse :

—Qu'est-ce que vous examinez comme ça, mon chérubin ? demanda-t-elle en lui tapotant les joues.

Et Bobby très gentiment :

—C'est vot' chapeau, madame. C'est-y parce qu'il y a des plumes dessus que maman a dit que vous avez l'air d'une oie ?

Il aurait fallu être bien fin psychologue pour analyser les multiples sentiments qui, sans altérer l'urbanité des sourires, se départagèrent en un instant les âmes présentes. Comme il flottait dans l'air une certaine gêne peu favorable à l'exercice de la conversation, en assistant s'avisa de renverser à grand bruit une potiche qui ornait la cheminée, et Bobby fut fort étonné qu'on pût trouver si drôle une maladresse qui, à lui, eût valu, s'il l'avait commise, une bonne privation de dessert.

Une autre fois, ce fut le tour de l'abbé Mourille de s'asseoir sur la sellette et de subir la question. Il causait avec quelques dames chez la marquise de Chèvrefeuille dont il était le confesseur ordinaire, lorsque le terrible Bobby, qui venait d'entrer, le tira doucement par la manche de sa soutane, et, le regardant d'un petit air en-dessous, lui demanda sans préparation :

—Dites, monsieur l'abbé, connaissez-vous l'amour ?

Le saint homme leva au ciel des mains scandalisées et chercha dans le désarroi de ses idées une réponse appropriée à la délicatesse d'un tel sujet. Mais déjà l'indiscret triomphait de son ignorance et chantonnait, sautant à cloche-pied :

—Moi je l'connais.... Moi je l'connais. C'est mademoiselle qui me l'a appris.

Par bonheur, mademoiselle entrait au même moment, et, priée de se disculper, elle soulagea aussitôt les consciences en expliquant, non sans rougir, que "l'Amour" dont parlait le studieux Bobby était celui qui se jette dans la mer d'Okhotsk après un cours de trois mille kilomètres à travers les plaines asiatiques.

—Ceci prouve, conclut l'abbé Mourille d'une voix contrite, que ce sont les grandes personnes qui ont l'esprit mal tourné et qui ne savent pas bien leur géographie.

***

Au mois de septembre dernier, les Chèvrefeuille avaient réuni en leur château de la Guillottière une société aussi nombreuse qu'élégante. Depuis deux semaines les plaisirs et les fêtes s'y succédaient sans interruption. On chassait, on dansait, on jouait la comédie et le bridge, on flirtait ; c'était une vie de joie endiablée.

L'ami Bobby ne se plaignait pas de cet aimable brouhaha. Les dames l'embrassaient et lui faisaient goûter de leurs bonbons ; les messieurs lançaient son cerf-volant et s'amusaient avec lui dans le parc. En outre, comme il avait ses entrées un peu partout, depuis l'office jusqu'aux appartements privés, et comme on ne se défiait pas de ses jeunes yeux, et de ses naïves oreilles, il entendait et il observait à droite et à gauche des choses curieuses dont il faisait son profit.

Un matin qu'aucun projet d'excursion sérieuse n'avait été arrêté, on décida impromptu d'aller en bande visiter les écuries. Bobby, qui adorait les animaux, sollicita et obtint la permission d'être de la partie.

Chemin faisant — car les communs étaient assez éloignés du château—Bobby causa particulièrement avec M. Fripmann dont la jovialité lui plaisait. Et puis M. Fripmann savait toute sorte de tours amusants. Ainsi, ayant groupé toute la compagnie pour lui faire voir, il tira coup sur coup du nez de Bobby deux magnifiques pièces de cent sous. Bobby était émerveillé.

—C'est donc pour ça, fit-il après un instant de réflexion, que papa a dit l'autre jour qu'on ne sait pas trop d'où vient votre argent.

Et ce jour-là M. Fripmann ne poussa pas plus avant ses expériences de prestidigitation. D'ailleurs, on arrivait au but de la promenade, et les chevaux accaparèrent l'attention générale. Tandis que ces messieurs discutaient doctement sur la généalogie et les qualités des nobles bêtes, les dames s'attendrirent devant le groupe charmant d'un poulain nouveau-né en train de téter sa mère.

Quant à Bobby, une chose avait, dès l'entrée, retenu son regard : c'était que le nom de chaque cheval était écrit sur une plaque bleue clouée au bas-flanc de son box.

Il demanda à M. d'Orteil à quoi ça servait.

—Ça sert, répondit M. d'Orteil qui savait parler aux enfants, ça sert que les chevaux lisent leur nom sur l'écriteau quand ils rentrent à l'écurie, et comme ça, comprenez-vous, ils ne se trompent jamais de maison.

Cette explication plongea Bobby dans une si profonde méditation que jusqu'au déjeuner il ne fut plus possible d'obtenir de lui une seule parole.

Le programme de l'après-midi comportait une visite aux ruines d'une célèbre abbaye des environs. On voulut emmener Bobby ; mais il déclara préférer rester parce qu'il avait quelque chose d'important à faire.

Et, en effet, à peine les voitures étaient-elles parties qu'il se retira en grand mystère dans son capharnaüm. On désignait ainsi dans la maison une pièce qui lui était réservée et où il avait amoncelé, avec ses jouets anciens et nouveaux, les objets les plus hétéroclites. Il y demeura jusqu'au soir. Sa bonne, inquiète, ayant plusieurs fois entr'ouvert la porte, l'aperçut qui travaillait, langue pendante, dans des cartons, des ficelles et des boîtes de couleurs.

Vers la fin de la journée il monta au premier étage avec un marteau et des clous, et il n'en redescendit qu'au moment où il entendit les voitures qui rentraient.

Lorsque les invités, après un bout de toilette, furent de nouveau réunis au salon pour le dîner, M. d'Orteil, qui arrivait le dernier, s'approcha de Bobby, et le prenant par le menton :

—Ah ! ça, mon petit Bobby, demanda-t-il pourquoi diable avez-vous placardé un écriteau à mon nom sur la porte de ma chambre ?

Bobby, bien campé, les mains dans ses poches, ne se laissa pas intimider par les sourires indulgents qui guettaient sa réponse :

—Pardi ! fit-il, c'est comme pour les chevaux.

Et, avant qu'on eût bien saisi le sens de ce rapprochement, il ajouta, en bon maître de maison, et prenant sa mère à témoin :

—Tu comprends, maman, c'est désagréable pour lui : toutes les portes du corridor se ressemblent et, hier soir, il s'est trompé de chambre.

La plainte du brahane.

Elle s'est fait entendre il y a quelques mois, dans un article d'une grande Revue anglaise, et personne n'a paru y prendre garde, quoique cette protestation d'un fidèle sujet de Sa Majesté britannique aux Indes constitue un des plus curieux documents sur l'état d'esprit des indigènes de l'Inde qu'on puisse lire. Il est intitulé : " Comment le roi George pourrait gagner le cœur des Hindous ", et il a pour auteur un brahmane authentique, Swami Bâbâ Premânand Bhàràti. Celui-ci écrit, dit-il, au nom de millions d'indigènes de toutes classes et de toutes castes. Au lendemain des fêtes du Durbar, il n'en est pas ébloui. Ce n'est pas avec des fêtes que le roi George gagnera le cœur des Hindous, et ce n'est pas en transportant la capitale des Indes de Calcutta à Delhi. Ce n'est pas en créant de nouvelles divisions administratives qui répondront mieux à la constitution de l'antique royaume du Bengale. Ce n'est pas en répandant l'instruction populaire. On a déjà beaucoup fait pour l'instruction aux Indes et le brahmane trouve qu'on a créé beaucoup de déclassés supérieurs, et qu'on va maintenant créer beaucoup de déclassés inférieurs. Non, ce qui pourrait gagner le cœur des Hindous et affermir la domination anglaise aux Indes ce serait simplement.... l'interdiction de sacrifier bœufs et vaches sur toute l'étendue du territoire, pour la nourriture des Anglais impurs et voraces. Nous ne reproduisons pas les étranges raisonnements par où le brahmane s'efforce à justifier sa croyance aux yeux du monde occidental, il suffit de savoir que le culte de la vache lui paraît encore, après cent cinquante ans de domination anglaise et cinquante ans après la révolte des Cipayes, la base sur laquelle repose le monde moral brahmanique. On peut conseiller la lecture de cette dissertation à tous ceux qui croient à l'assimilation des races indigènes, à l'unité du genre humain, et à tant de belles choses. L'Orient est l'Orient, et l'Occident est l'Occident, a écrit Kipling, qui connaissait l'Inde.

LE

Dernier Tambour

Après le passage de la Bérésina par le maréchal Victor qui, le soir du 28, avait broyé tant de monde en assaillant les ponts, les débris de l'armée française ayant dispersé deux fois les bandes russes prenaient un peu de repos dans les environs de Smorgoni.

Deux officiers passaient à cheval sur une route, enveloppés de manteaux et la tête basse :

—Vous dites, colonel, qu'il y a beaucoup de Français en arrière, malgré cette boucherie des ponts ?

—Des milliers ! les traînards de tous les corps. Ils sont couchés dans la neige, sans armes.

—Vous auriez dû les rallier.

—On ne met pas dix mille hommes dans ses fontes !

—Soit.... mais vous auriez dû leur donner l'alarme.

—L'alarme à des morts !

Il y eut un silence.

—Vous savez qu'" il " passe demain la revue du Troisième. Ney m'a chargé de vous prévenir. Vous défilerez en tête.

Le colonel se mit à rire formidablement.

—Une revue !.... au troisième corps !....

Il se retourna vers le général impossible, — et sa gaieté tomba comme une une masse :

—Vous " blaguez " !

—Monsieur Champeaux !

—Sacrebleu ! cria le colonel, il n'y a qu'un Empereur qui puisse passer la revue de ces hommes là !

Il leva les bras vers le ciel.

—Une revue ! continua-t-il, mais ce sera une revue d'escouades ! Le 3e corps, au début de la campagne, comptait 35.000 hommes d'infanterie et 2.400 de cavalerie ; au départ de Moscou, 10.000.

Savez-vous combien il en reste ?

Il n'attendit pas la réponse :

—Il en reste 130. Les chevaux, je n'en parle pas, ils sont digérés ! Moi : colonel Champeaux, savez-vous combien j'ai d'hommes ?

—Dites !

—J'en ai 7, débris d'un beau régiment de grenadiers.

Le général, frissonnant, fit bouger sa bête.

—Combien de blessés ?

—Six.

—Officiers ?

—Un, et c'est le valide : moi.

Le colonel éclata de rire. Il la trouvait "bonne !"

—C'est bien, fit le général. Nous sommes le 4. Demain, à neuf heures, il faut tout de même que le 3e corps soit réuni. Trouvez moi cet effectif.

Le colonel interrompit violemment :

—Dans le désert ! chercher un corps d'armée !....

—Bah ! dit le général, c'est l'Empereur qui le veut. Entendez vous, Champeaux, "l'Empereur !"

Et il s'enfonça dans la nuit.

***

Champeaux, droit dans la neige, réfléchit une minute....

Au milieu d'un cercle de voitures et de chevaux attachés, l'armée française campait, c'est-à-dire qu'en désordre, au hasard du vagabondage des traînards et du glissement des blessés, des bandes s'étaient unies autour d'un millier de feux qu'elles alimentaient de planches pourries, de dessus de caissons, de panneaux et de roues brisées.

C'était partout une mer sans grèves de fantômes, de baraques, où passait par instant le souffle lourd, immense, indéfini de l'orage et parfois l'éclat terrible d'un caisson de bombes qui sautait ! Champeaux traversa les groupes, irrésolu et brutal, injurié par les hommes dont il dérangeait la tristesse.

—Une revue.... une revue de l'Empereur demain !..... Ces charognes n'ont plus d'uniformes ! Ils sont habillés de coupe de sabre, de chabraques, de couvertures de chevaux. Allons donc retrouver des bataillons là dedans !

Il saisit au hasard une épaule :

—Quel régiment ?

L'homme, étendu, dormait. Il ouvrit un œil, puis lourdement le referma.

Champeaux tira son sabre, et entrant dans les flammes qui assoiffées léchèrent ses grosses bottes, se retourna vers les hommes dont les mains noires, tendues vers les charbons, se dégelaient en s'égouttant. Ils ne le regardèrent seulement pas.... mais Champeaux s'étant mis à rugir l'ordre de l'Empereur, aussitôt ce nom prononcé, quelques têtes se levèrent—les plus vieilles—et douze cavaliers du 3e corps vinrent se ranger derrière le colonel.

—Avez vous vos chevaux ?

Les vieux soldats se mirent à rire, comme des petites filles, doucement.

—Eh bien ! on s'en passera, dit le colonel. Marche !

Il continua son chemin. Lui et ses hommes entraient, hardis, dans les foyers.

Champeaux lançait l'ordre impérial qui au fur et à mesure des difficultés devenait, aggravé par ses hurlements, une sorte de proclamation aux troupes.

La mémoire de Napoléon fit sortir des flammes une trentaine de soldats, dont huit grenadiers.

—Entrez dans le rang, dit le colonel.

En chemin il battait sur des hommes couchés. Alors, d'un geste, il arrêtait son pelotons et, tous vautrés, ils décollaient de terre des soldats comme on arrache des bouts de poutre figés dans la glace. Ils les plantaient droit sur pattes, et Champeaux enflé d'une congestion braillait sa romance : Brutes ; c'est pour l'Empereur !

Ce mot les dressait comme si Murat lui-même leur eût poigné le cou, et ils partaient en riant !

Au bout de quatre heures, l'effectif du 3e corps monta jusqu'à soixante. Vers minuit, le recrutement devint difficile. Un froid noir à geler le Vésuve, à geler l'une sur l'autre les quatre idées d'une cervelle de fiévreux, couchait les hommes à tas sur les bivouacs, au milieu des tisons ardents, roulés, massés, boulés. Pour les remettre debout, Champeaux transfiguré " promit des croix ! " Vingt-neuf se levèrent ; ils étaient jeunes, de la dernière conscription.

—Vive l'Autre ! cria Champeaux. En avant !

Mais son cheval ne bougea pas .... Apocalyptique, frémissant, fumant, le cou tendu, il reniflait sur un dormeur et mâchait ses bufferies.

—Qui va là ?.... grogna Champeaux, si courbé qu'il semblait pendu à sa selle.

—Personne ne " va, " dit un grenadier de la suite, c'est un squelette d'artilleur.

L'homme, couché, ne remuait plus. Le colonel tira son sabre. Alors une tête énergique s'éboula d'un flot de neige et deux yeux clairs s'étant promenés sur la pelisse de Champeaux :

—Qu'est ce qu'il me veut, le supérieur ?....

—Lève-toi.

L'homme se mit en colère, il crut qu'on s'amusait :

—Toi, prends garde.... un pas de plus, et je t'embroche, tout colonel que t'es.

Ayant parlé presque d'un seul coup, l'artilleur souffla comme une bête, et retombant découvrit son corps dont une cuisse était coupée, à ras de ventre.

Champeaux fit encore deux bivacs, et à trois heures, la troupe ayant compté cent vingt-cinq hommes, il désespéra de retrouver les cinq autres.

—Rentrons.

Ils repartirent, mais en chemin le colonel trouva entre les brancards d'une voiture un voltigeur qui battait ses semelles et grattait la glace d'une patte de cheval.

—Suis-nous ! lui cria la troupe.

—Je ne me dérange pas quand je dîne, répondit ce spectre.

Champeaux leva sur lui un de ses pistolets, et le soldat fit un écart :

—Laisse-moi prendre mon tambour, au moins !

Le colonel, frappé " au cœur " d'une idée, s'empara de l'homme :

—Tu es tambour ?

—Oui.

C'était un petit soldat sans barbe, tout fluet, aux cheveux enfantins.

—Et tu as gardé ta caisse ?

—La voilà, fit le conscrit. Quien ! puisque j'suis tambour, j'ai mon tambour. Si je n'avais plus de tambour....

Champeaux l'empoigna, le mit en selle, l'embrassa sur les deux joues comme une femme. Seul au milieu d'une armée en détresse qui abandonnait ses armes, cet enfant qui sauvait sa caisse lui parut prodigieux.

—En route !

Ils entrèrent dans la plaine et s'installèrent à l'abri sous les voitures.

Champeaux veilla jusqu'au matin.

***

Vers huit heures, Napoléon parut. Il venait d'inspecter certain corps, et de dicter ce 29e " bulletin " qui stupéfia la France. Ney était à côté de lui. Ledru des Essarts vint trouver Champeaux.

—Allez, dit-il.

L'Empereur était sur un tertre.

Le 3e corps debout, rangé, en files de quatre, était posté à cent mètres.

Champeaux à cheval tira son sabre :

—Attention, mes gaillards.... dit-il à demi-voix, l'AUTRE vous regarde. " En avant ".... tendez le jarret, frappez du pied, faites nombre. " Marrrche ! "

Aussitôt, plus déchaîné qu'une ouragan, plus envolé, plus sonore et solide que les fanfares disparues du Corps tout entier, un " ran plan plan " terrible de tambours éclata ! —Et ces cent vingt-cinq hommes, débris des superbes trente-huit mille d'Elkingen, défilèrent sous les yeux froids de l'Empereur : " Ran "... " ran "... " ran "... " pataplan ! " " plan ! " " plan ! " chantait le mince tambour.

Quatre par quatre, attentifs au pas, coude à coude, front haut, ces moitiés d'hommes traversèrent un coin de la plaine, au bruit du roulement ! Champeaux, comme au Carrousel, marchait derrière le tapin.

Cette parade mortelle, en pleine neige, au milieu des pires souffrances et devant l'armée stupéfaite épouvanta le farouche Maréchal dont les genoux tremblèrent d'enthousiasme, à côté de Napoléon impassible. Beaux comme le martyre, ces cent vingt cinq hommes ne portaient plus d'uniformes, et le tambour même n'était visiblement tambour que par la rage de son tragique "rataplan ! — Pan ! pan ! " hurlait-il, " rataplan plaum ! plaum !...." — Allaient en tête, comme le veut le règlement, huit grenadiers de la Garde aux chimériques figures, les uns coiffés de bonnets cirasseux, enfumés par les combats et les bivacs, les autres couronnés de coiffes de poil, avec des barbes de six mois, toutes vieilles, et le corps zébré de solennelles hachures. " Ran ! pan ! pan ! rrran... rrran pan ! pan ! " s'exaspérait le dur tambour. Suivaient soixante voltigeurs, aussi vieux que les grenadiers, un tiers en guêtres noires et deux tiers chaussés de bandes de cuir.

" Au pas ! gare à l'Empereur ! " cria Champeaux. — " Ran ! plan ! plan !.... pataplan, plan ! plan ! ...."—Venaient ensuite, nu-crânes, deux soldats du génie, pontonniers lugubres sans sabres ni gibernes, affreusement couturés par les Cosaques, mais armés de pioches : " Rrra.... rra.... rra —pataplan ! paum ! paum ! " clamait la caisse.

Apparaissait ensuite une cavalerie informe, sans chevaux, clopin-clopante, mais si fière qu'elle eût sur l'instant rebroussé retraite et reconquis les Russies ; huit cuirassiers sans cuirasses levant sur Napoléon leurs frimousses massacrées, les manchons polis de leurs casques serrés autour de leurs cous, la plupart vêtus de pelisses russes gagnées à coups de poings ! L'un d'eux, énorme, n'avait plus de pantalon et s'était lié autour des cuisses deux chabraques bleues : il marchait dans la neige, les jarrets nus....

A côté de lui trébuchait un grenadier démonté, au bonnet écumé par les bisculons, sans poil, sans plaque ni cordons, ni plumet. Hardi ! Voguent les baguettes, et roule, tambour, pour les vieux pandours ! " Ran .... ran.... ran.... pataplan ! " S'approchaient pour finir, en quatre lignes serrées, les artilleurs au nombre de quinze.... Vivent nos canons de Piémont ! à qui les tresses de cordes blanches et les raquettes manquaient ! — Puis douze dragons vêtus d'habits sanglants jadis verts, casqués de peaux de tigre, et vingt hussards de l'Elite, en culottes pendantes, souillées de poudre et boutonnées de coups de lance, dont les dolmans argentins s'éployaient en vagues flloches... " Rataplan " ! Sonne fort, sonne encore, tambour du Thabor, à la mort ! " Rataplan ! rataplan ! plaum.... plaum.... " " N'ayez pas l'air d'andouilles, dit Champeaux, " voici l'Empereur " !

En effet, debout sur sa bête blanche, insensible et fatal comme l'avenir, Napoléon les attendait....

Ce ramas de héros, un des seuls qui restât de l'épopée, défila devant lui, les yeux tournés vers sa Face. Le tambour continua de frapper sa caisse dans la plaine, suivi de ce bataillon lamentable, et comme endeuillés d'un crêpe mortel, se répercutant par échos sourds entre les rigides murs de l'âme impériale, ces roulements déjà lointains, de plus en plus vagues et mourants, semblèrent à l'Empereur les coups de bronze d'une fin prédite, l'alarme suprême, le "glas" irrémédiable de ses puissantes armées...

GEORGES D'ESPARBÈS.

Cumul exagéré

Un brave instituteur de Suisse présente cette étrange particularité d'exercer les fonctions les plus hétéroclites. Il est en effet lieutenant de pompiers, organiste, chef de la philharmonique et de la fanfare locales et du chœur de la paroisse. Il est aussi président de la Société de tir et membre de la commission de surveillance de la Caisse d'épargne, et, de plus, il est encore horloger à temps perdu, rebouteur et orthopédiste. Comme il est propriétaire fermier, il fait ses foins et ses moissons... pendant les vacances. Enfin, président de la Société coopérative de consommation, il exerce le contrôle des marchandises, et, en sa qualité de conseiller municipal, il a une certaine participation dans les commissions de l'incendie, des chemins vicinaux et de l'hygiène.

CE QU'ON CHASSE DANS LA BROUSSE

C'est, pour les Nemrods fortunés de France ou d'ailleurs, un sport de plus en plus à la mode qu'aller chasser les grands fauves de l'Afrique équatoriale, et la fin tragique d'un Latham tombant sous les cornes d'un buffle, ne réussit pas à les décourager.

Quinze jours de traversée environ suffisent au chasseur, pour parvenir dans un port de l'Afrique centrale, ou équatoriale anglaise, du Mozambique portugais, du Congo français ; généralement une voie ferrée, partant de la côte, conduit, de là, le voyageur jusqu'au centre de la contrée giboyeuse.

Ainsi, dans l'Afrique équatoriale anglaise, où furent prises, par M. le Dr Fernique, de belles photographies, le chemin de fer amena en quelques heures le docteur et ses compagnons jusque dans la région des grands lacs : dans la colonie portugaise du Mozambique, c'est du port de Beira que prend naissance une ligne aboutissant aux confins de la Rhodesia.

Mais avant de prendre le train, nos chasseurs ont quelques formalités à remplir : il leur faut déclarer les armes qu'ils introduisent dans la colonie et payer de ce chef des droits fort onéreux, car chacun d'eux doit au moins posséder :

" Deux carabines express " tirant la balle expansive, balle que le choc fait écraser contre le corps de l'animal et que l'on emploie avec succès contre les lions, léopards, sangliers et antilopes.

" Une carabine rayée ", double calibre 8, tirant une balle pleine, conique, seule capable de traverser les élans, buffles, rhinocéros, éléphants ;

Enfin, " un fusil de calibre 12 ", un Winchester à six coups, le plus souvent suffisant pour le petit gibier.

Ensuite, tout comme en Europe, chaque chasseur doit très prosaïquement prendre son permis de chasse ou plutôt ses permis : car pour éviter la disparition trop rapide de la faune indigène, les administrations coloniales ont créé des permis d'un prix élevé, et dont la possession ne donne que le droit d'abattre un nombre déterminé d'animaux de chaque espèce. Dans l'Afrique orientale, par exemple, s'il ne coûte que 25 francs par an pour chasser l'antilope, par contre, il faut payer 750 francs le droit de tuer deux éléphants, six rhinocéros et six girafes ; ces tarifs sont à peu près les mêmes partout, sauf dans les colonies allemandes où le permis de chasser éléphants et rhinocéros coûte 750 francs, auquel s'ajoute un droit de 825 francs pour la première tête de chaque espèce et de 250 francs pour les suivantes : c'est pour rien !

Ces diverses formalités, une fois remplies, il s'agit de recruter les porteurs qui seront chargés de transporter armes, munitions, provisions, tentes, peaux et défenses des animaux tués, etc. ; ce n'est pas là mince besogne, une caravane de trois Européens, telle celle qui réunissait le Dr Fernique, le prince Demidoff et M. Yver, comprenant soixante nègres aux gages mensuels de 14 roupies d'environ 16 à 18 francs, suivant le cours du change. Que valent ces porteurs ? pas grand chose : presque tous sont voleurs, menteurs, paresseux....

L'Européen novice, qui ayant accompli tous ces rites, atteint le pays de chasse, se voit déjà abattant à foison éléphants, rhinocéros, lions, etc., qui viennent s'offrir à ses coups. Erreur grossière : les grands fauves fuient l'homme et ne l'attaquent que blessés et acculés. Le chasseur peut demeurer des semaines entières sans rencontrer l'espèce convoitée, tellement est sûr l'abri que la brousse touffue, inextricable, offre aux animaux. M. Fernique et ses compagnons, pendant les dix mois qu'ils passèrent dans l'Afrique équatoriale anglaise, n'eurent jamais l'occasion de tirer sur un éléphant, sur un hippopotame, sur un lion ; en revanche nombreux furent les antilopes, buffles, crocodiles, girafes, phacochères, sangliers et rhinocéros qui tombèrent sous leurs balles.

Ce pachyderme poursuit l'homme dès qu'il les sent, et le charge avec furie ; on ne peut songer sans frémir au sort de l'infortuné qui reçoit les coups de cette terrible corne dont le mufle de l'animal est surmonté, surtout quand cet animal, comme l'un de ceux tués par M. Fernique, mesure 1m67 de hauteur au garrot, 3m37 de long, et que sa grande corne a 67 centimètres.

Moins passionnante, mais plus dangereuse peut-être que la poursuite du rhinocéros, est celle du buffle, car le rhinocéros caché dans les hautes herbes, renifle et souffle comme " un " stima " (steamer), disent les nègres ; le buffle, lui, reste silencieux, immobile, se confondant avec le sol et les arbres, jusqu'au moment où le chasseur approche ; alors il se jette sur lui avec furie. Beaucoup des buffles abattus par la petite caravane atteignaient une taille de 1m55 au garrot, et l'écartement de leurs cornes variait entre 1m75 et 2 mètres.

A côté de ces deux chasses, les autres font figure de passe-temps de salon ; peut-on rêver un sport plus élégant que la poursuite des diverses espèces d'antilopes, bubale, gnou, kob, inyales, koudous, pookoos, kaammas, etc., ou du zèbre, ou du phacochère, énorme sanglier brun rougeâtre pourvu de grosses défenses, voire même du hideux crocodile qui pullule. M. Fernique qui en a tiré plusieurs, l'a fait avec facilité : Il nous racontait les curieuses découvertes qu'il fit dans le ventre de quelques-uns : bras, jambes de nègres, pagnes, peaux de chèvre, même une fois vingt-quatre bracelets en cuivre et un paquet de cheveux crépus que le malheureux crocodile n'avait pu arriver à digérer aussi facilement que la beauté noire à qui avaient appartenu ces ornements.

Enfin, il ne faut pas oublier une dernière chasse, celle de la girafe, animal dont l'odorat est si fin, la vue si perçante que l'approcher nécessite de véritables ruses de guerre : la plupart du temps le chasseur après s'être couché sur le sol et s'être traîné pendant des centaines de mètres, voit s'enfuir dans un galop furieux, les bêtes convoitées au moment où il va les tirer, aussi est il très rare qu'il puisse le faire à moins de 200 mètres, mais quelle n'est pas sa satisfaction, quand il abat un de ces beaux animaux dont la taille, entre les sabots et la pointe des cornes, atteint souvent 5m25 et même 5m75.

Satisfaction purement platonique, car la chair de la girafe, à l'exception de la langue, est immangeable à cause de son odeur de musc. En est-il de même de la chair des autres fauves, diront les gourmets ? Hélas ! oui, car si le lion, le léopard, le chat sauvage fournissent une viande blanche, analogue à celle du veau ou du porc, si l'élan jeune est mangeable, ainsi que le phacochère, par contre le buffle, l'éléphant, le rhinocéros sont comestibles pour nègres affamés : exception doit être faite pour la trompe de l'éléphant et surtout pour le pied qui cuit pendant vingt heures avec force oignons, thym, piments, fournit un plat délicieux baptisé " mouendo ous nzoom ". Ces diverses viandes, jointes à quelques conserves, suffisent pourtant à nourrir le chasseur.

Voici le curieux menu, d'un groupe de chasseurs français, à l'occasion d'un jour de fête :

POTAGES

Consommé de queue de buffle. — Potage à l'élan

HORS-D'ŒUVRE

Termites. — Sauterelles sur le point de pondre

ENTRÉES

Civet de chat sauvage. — Pied d'éléphant poulette — Langue de girafe aux capres

LÉGUMES

Champignons à la moelle d'élan. — Mtanga aux arachides

ROTIS

Singe en papillote. — Filet de rhinocéros roulé. — Rats de pays en brochette

VINS

Pombe de maïs ou Shorgo. — Vin de palme

Déguster en paix un repas pareil, ou même un repas plus simple n'est pas au surplus chose facile : des milliers d'insectes empêchent les chasseurs de manger ou de dormir. Mangent ils à la lumière d'une lanterne ? punaises, puces, bousiers, tombent dans leurs assiettes ; l'éloignent-elle ? des goûts, des saveurs étranges, les préviennent que leurs aliments contiennent malgré tout quelques spécimens entomologiques. Leur eau est pleine de sangsues ou de larves : leur sucre est couvert de myriades de petites fourmis rouges, les termites rongent caisses, tentes, vêtements. Enfin, la vie grouille partout où l'homme pose les pieds. Aussi, dans ces contrées, regarde-t-on avec minutie le sol que l'on va fouler : moyennant cette précaution, on évite la piqûre des scorpions et la morsure des reptiles avec la plus grande facilité.

D'où il résulte qu'un bon tireur, prudent et plein de sang-froid, ne court en définitive pas beaucoup plus de danger à chasser en Afrique qu'à explorer les plaines de l'Ile-de-France ou les forêts des Ardennes.

Pour les fervents pêcheurs.

Encore un petit métier que Privat d'Anglemont n'avait pas prévu. Il s'agit de la récolte.... des asticots pour la pêche. Ce sport a donné lieu à un commerce assez peu connu qui prospère par le temps qu'il fait et qui, à défaut d'aptitudes très spéciales, exige au moins un certain entraînement et un cœur solide.... Nous voulons parler de la production et de la culture des asticots. Les professionnels entassent dans des réduits ou des hangars abandonnés tous les cadavres de chiens, de chats que leur fournissent les chiffonniers. Quand la décomposition se produit, on voit alors apparaître les vers..... Le " fabricant d'asticots " les recueille avec soin dans des boîtes de fer-blanc qui, pleines, se vendent deux et trois francs : l'odeur qu'on respire dans les " usines à asticots " est épouvantable ; mais les fabricants s'y accoutument encore assez facilement et finissent, paraît-il, par n'y plus faire attention. Lorsque la pêche est fermée, ils cultivent l'asticot rouge pour la nourriture des rossignols. L'asticot rouge se négocie au prix de 0 fr. 60 à 0 fr. 75 le cent. On l'obtient en mettant du petit son avec de la farine et des morceaux plus ou moins avariés de bouchons de liège. Le tout est placé dans de vieux bas de laine où l'asticot naît et se développe de lui-même.